

VOYAGES ! VOYAGES !

Birmanie

Histoire et aventures

Le voyage, c'est un périple jalonné par l'imaginaire, tout ce que les livres anciens ou modernes ont déposé dans l'esprit, par touches, fortes ou minuscules, impressions marquantes ou fugitives, racontant déjà ce voyage que l'on a pas encore effectué.

Dès avant le départ, l'idée même d'un départ, une image rêvée ou documentée s'est souvent peu à peu construite, au cours des années et des lectures, parfois dès l'enfance, de ces voyages que l'on ferait un jour, de ces voyages que l'on aimerait faire un jour... «*Si Dieu veut*», disait ma grand-mère...

Ainsi, après avoir visité nombre de pays d'Extrême-Orient, je désirais aller en Birmanie, ancienne colonie de l'Empire Britannique, restée longtemps interdite aux visiteurs par une dictature militaire.

Mais, à partir de 2011, les frontières de la nouvelle République du Myanmar, s'ouvrirent aux étrangers, ce voyage fut enfin possible, avec de surcroît l'attrait du fruit longtemps défendu.

Ce fut une magnifique expérience dûment concoctée par une spécialiste de ces régions. J'avais donc peu consulté de guides pratiques avant mon départ.

Au retour, en revanche, j'ai voulu poursuivre l'aventure par des lectures dont certaines

étaient déjà proposées sur place par des vendeurs ambulants.

En lisant, j'ai revécu certains émerveillements de mon voyage, les marchés, les paysages, les pagodes, les costumes chatoyants et les sourires des Birmans ; et découvert certains éléments de l'Histoire du pays, et ceci à travers trois romans qui se passent en Birmanie, à trois époques différentes.



Le plus ancien de ces trois ouvrages, «**Une Histoire Birmane**»⁽¹⁾, est la première œuvre du célèbre auteur de «1984», paru en 1948, le Britannique George Orwell.

Né en Inde en 1903, du temps de l'ancienne Présidence du Bengale, sous tutelle britannique, il est le fils d'un fonctionnaire de l'Administration des Indes chargé de la Régie de l'Opium, à destination notamment de la Chine. Agé d'à peine deux ans, il revient en Grande-Bretagne, accompagné de sa mère et de ses deux sœurs.

Il étudiera à Eastbourne puis à Eton. Malgré ce prestigieux bagage universitaire, sans doute bercé durant toute son enfance par les récits de sa mère, il décide de retourner en Orient, sous l'uniforme, pour devenir à l'âge de dix-neuf ans, sergent de la police impériale de Birmanie à une époque où la situation politique intérieure s'est déjà tendue entre les Birmans et leurs colonisateurs ; alors que le nationalisme birman commence à prendre son essor.

Cinq ans plus tard, il démissionne et rentre au pays. On peut supposer que l'ennui et le dégoût de sa fonction, en tant que rouage de l'administration coloniale, tels qu'il les évoquera plus tard dans son livre, motivent sa décision.

Son premier roman, en tous cas, largement inspiré par son expérience personnelle, sorte de roman noir du colonialisme britannique, aussi noir que les romans de Charles Dickens décrivant la misère qui sévit en Angleterre aux débuts de l'ère industrielle, dissèque à plaisir toute l'injustice, la violence et les humiliations, les turpitudes et la corruption qui règnent à Kyautkada, petite ville de Haute-Birmanie en bordure de jungle.

Ainsi fera-t-il évoquer par Flory, l'anti-héros d'«Une Histoire Birmane», *«le fonctionnaire britannique qui maintient le Birman à terre, pendant que l'homme d'affaires lui fait les poches»*. On serait difficilement plus critique. C'est sur cette toile de fond où tous les dés sont pipés et l'atmosphère nauséabonde que se déroule le suspense d'une intrigue, policière et amoureuse.

Au cours des années 1920, au sein d'une minuscule ville coloniale écrasée d'une chaleur étouffante, à côté d'«indigènes», birmans, indiens, ou chinois, une poignée de ressortis-

sants britanniques, pasteur, fonctionnaires, négociants qui exploitent les ressources forestières de la région, s'adonnent à la boisson au «Club» qui leur est strictement réservé.

Au sein de ce microcosme, règnent l'ennui, la torpeur, mais aussi les commérages, mesquineries et autres lettres anonymes. Les complots y prospèrent en circuit fermé dans tous les camps, colons comme colonisés.

Seul Flory, un fonctionnaire timide et falot, se distingue en entretenant des relations d'amitié avec un médecin indien, et par le fait qu'également, à l'instar de l'auteur lui-même, on le devine aisément, il ne considère pas avec dédain et mépris les populations «indigènes». Cependant, trop peu sûr de lui-même, il ne cherche pas à imposer à ses compatriotes ses vues humanistes et son intérêt pour les coutumes locales. Il demeure isolé.

Jusqu'au jour où il tombe amoureux d'une jeune fille à marier, nièce orpheline d'un marchand de bois. Tout semble se dérouler à merveille, les projets de Flory se précisent. Hélas ! il se voit bientôt détrôné dans le cœur d'Elisabeth par un jeune et fringant lieutenant de cavalerie sans scrupules qui passait par là, puis continue son chemin, laissant Flory désespéré, déconsidéré par des lettres anonymes et du coup à nouveau abandonné par la jeune fille. A l'issue du déroulement d'un drame à l'intrigue impeccable, qui met en œuvre les mécanismes du contrôle de chacun sur chacun, agrémentés d'une bonne dose de malveillance, le dénouement sera tragique.

L'auteur de «1984» dépeint ici un microcosme déjà «orwellien», où l'oeil du voisin, les médisances de la voisine et les racontars de tout un chacun, peuvent devenir presque aussi

redoutables que la surveillance de «Big Brother», thème du roman d'anticipation qui rendra George Orwell célèbre. Peu après sa mort.



La vie de Joseph Kessel, auteur de «**La vallée des rubis**» (2) formidable livre d'aventures peuplé de fortes rencontres, d'épisodes savoureux, de scènes épiques et de paysages magnifiques, est à elle seule déjà tout un roman.

Se succèdent en effet, durant plus de quatre-vingts ans, pour ce personnage hors du commun, mille et une pérégrinations, exploits et autres hauts faits. Né en Argentine, en 1898, de parents russes émigrés, il vivra son enfance auprès d'eux, en Oural puis en France, en Haute-Garonne. Il poursuit ses études secondaires à Nice, puis des études de Lettres au Lycée Louis le Grand, à Paris.

A tout juste dix-sept ans, il est engagé au «Journal des Débats», au service de politique étrangère.

Déjà l'appel des horizons lointains.

En 1916, l'année de ses vingt ans, il s'enrôle comme engagé volontaire dans l'artillerie, puis dans l'aviation.

Pour ses faits d'armes, il recevra la Médaille militaire et la Croix de Guerre 1914-1918. Il publiera, peu après, en 1923, son premier grand succès, «L'Equipage».

Commence alors pour lui, une double carrière de romancier et de journaliste. Il fait bientôt

partie de la légendaire équipe de grands reporters, réunie par Pierre Lazareff à «Paris-Soir».

C'est ainsi que, correspondant de guerre en 1939-1940, il rejoint bientôt la Résistance en compagnie de son neveu, Maurice Druon.

Tous deux gagnent, peu après, Londres et rallient les Forces Françaises Libres. Et c'est, ensemble encore, que tous deux composent en 1943 le fameux «Chant des Partisans».

Capitaine d'aviation, il survolera alors la France des Maquis pour y déposer hommes, armes et messages, jusqu'à la fin de la guerre.

A nouveau décoré, Croix de Guerre 1939-1945 cette fois-ci, il reprend sans attendre ses grands reportages au bout du monde, sans oublier, entre deux expéditions, de rédiger plusieurs romans, dont, entre autres succès, «Le Lion» en 1955, et «Les Cavaliers», en 1967, au retour d'un voyage en Afghanistan.

Dès 1962, il est élu à l'Académie Française. Il s'éteindra en 1979, sans avoir longtemps lâché ni sa plume ni son bâton de voyageur. Difficile de résumer le récit d'une vie aussi riche....

Mais revenons à «La vallée des rubis».

«C'était un dimanche d'automne... Il bruinaït depuis le matin. Le ciel de Paris touchait presque l'ardoise luisante des toits. ... Au milieu de mes songes... le bruit le plus agressif qui soit ... la sonnette de la porte.

Sur le palier, «mon ami Jean», lui qui toujours reste «animé d'une sorte de frénésie épique, inconsciente et joyeuse,» -le ton du roman est donné- et qui, «pendant la guerre, parachuté ou déposé par avion, allait et venait entre Londres et les Maquis de Savoie». (Toute ressemblance avec des personnes connues....)

LIVRE

Après la guerre, Jean a repris son métier, acheter et revendre des pierres précieuses, avec son ami Julius qui, à son tour, sonne bientôt à la porte du narrateur.

Sans barguigner, tous deux convainquent notre héros de s'embarquer avec eux pour Mogok, ville de Haute-Birmanie, par-delà Mandalay, «plus secrète que La Mecque, plus difficile d'accès que Lhassa», petite cité enfouie dans la montagne, qui règne depuis des siècles sur les mines de rubis, la pierre précieuse la plus rare, la plus chère et la plus ensorcelante que l'on puisse rêver.

Ce trésor est caché dans une région peu sûre, au coeur de cette jungle où rôdent les tigres et les éléphants sauvages, aussi bien que les bandits et les rebelles dacoïts.

Il en faut plus pour décourager les trois compères qui se lancent à la recherche de rubis d'exception, dits «sang de pigeon», sur les traces d'un ancien bandit, mystérieusement disparu en emportant son trésor de bijoux.

Les péripéties se succèdent, au sein du petit village birman et alentour, dans les officines des revendeurs et autres négociants, dans les boyaux des mines avec les ouvriers, dans les tractations avec d'improbables intermédiaires, ou dans le «cottage» d'un vieil Anglais nostalgique retiré au milieu d'un parc «à l'anglaise» qui englobe tout un paysage grandiose.

En cas de problèmes, aux instants les plus cruciaux de leurs aventures, Julius ponctue ces incidents souvent dramatiques, d'un énigmatique refrain : «Fraîcheur et délices ! »

Pourtant, plus encore que ces épisodes, aussi palpitants que pittoresques, prestement contés, plus encore que les évocations de paysages magnifiques et d'une luxuriante

nature sauvage, plus encore que le style, «une très belle plume» dit-on à son sujet, ce qui rend ce roman si attachant c'est le portrait des hommes et des femmes qu'il rencontre, chemin faisant.

Avec curiosité et finesse, il peint *«l'aïeule de la vallée des rubis» qui, en son temps, avait enseigné la science des pierres précieuses à la vieille Dawa qui règne dorénavant en famille sur un trésor de rubis et les mille et un secrets de la vallée, ces mineurs exténués qui cherchent à chaparder des miettes de rubis, ou ces bandits au grand coeur (?) qui rôdent insaisissables dans la jungle, non loin de l'imperturbable résident britannique...»* Mais la vraie richesse du livre, l'âme du roman, c'est l'évocation du compagnonage de ces aventuriers, solidaires malgré leur divergences, qui savent garder loyauté et sens de l'humour dans un milieu pour le moins difficile et hostile.

«Fraîcheur et délices !» ...

Une fois encore, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a là quelques traces, quelques réminiscences, du climat humain qui régnait face au danger, parmi les maquisards.

Des souvenirs que le romancier ne peut/veut pas oublier.



CODB, autrement dit en toutes lettres, Christophe Ono-Dit-Biot, est un élégant jeune homme de 42 ans, journaliste dans un hebdomadaire d'informations et auteur à succès de six romans récompensés par plusieurs prix,

dont «**Birmanie**» (3)

Durant ses études littéraires, khâgne et un DEA de littérature comparée, il débute sur Internet en 1995, seul dans sa chambre, ce qui ne s'appelait pas encore un «blog», «Le journal de l'Enervé», journal au jour le jour d'un jeune étudiant. Peu après il publiera son premier texte dans la revue NRV fondée par Frédéric Beigbeider, ce qui ne l'empêchera pas d'obtenir à la même époque, une agrégation de Lettres modernes et de publier en 2000, son premier roman «Désagrégé», histoire qui emmène le lecteur dans un premier voyage à Cuba.

Le second roman se déroule cette fois-ci en Grèce dans le cadre d'un monastère byzantin. Sa recette favorite, déjà, intrigues et dépaysement.

Dès 2002, il poursuivra ses expéditions comme reporter pour le magazine «Le Point», commençant alors à se rendre en Birmanie pour enquêter sur le trafic des rubis qui perdure, et la junte militaire.

A partir de ces explorations et investigations, il tirera en 2007 un quatrième roman, «Birman».

Les premières pages du livre peuvent paraître un peu rédhitoires, langage prosaïque et lieux communs. Mais peut-être s'agit-il là d'une volonté de pastiche de clichés touristiques et sentimentaux ?

Sans doute aussi pour que, par la suite, une fois quittées les plages de Thaïlande, «*le paradis à portée de carte bleue*», où le héros et sa compagne décident de se séparer, le récit aie tout loisir de s'envoler jusqu'au Myanmar, à l'époque encore sous l'emprise de la dictature militaire, «*bel enfer*», où l'attire un projet de reportage pour le moins hasardeux.

César, notre aventurier, reporter amateur, pour mieux oublier sa rupture amoureuse, décide en

effet de se lancer dans l'exploration des dédales tortueux qui relient trafiquants et certains généraux, afin de décrocher l'interview du dernier seigneur de l'opium, dont la culture et le trafic sont pratiqués dans ces contrées depuis des lustres.

Les rebondissements se succèdent sans faiblir, dans ce pays à l'époque aussi oppressant que fascinant, notre héros fait des rencontres stupéfiantes.

De la jeunesse dorée de Rangoon, la capitale, aux villes-casinos du Triangle d'Or, des médecins humanitaires exaltés aux ethnies rebelles de la jungle de la Vallée des rubis, aux paisibles pêcheurs du Lac Inlé, César emprunte l'itinéraire romanesque d'un aventurier moderne et découvre les violences qui agitent le pays.

A noter que le livre est sorti quelques semaines avant le soulèvement des bonzes réprimé par la junte militaire. (Bien avant aussi, il faut en dire deux mots, l'actuelle répression qui chasse hors de Birmanie l'ethnie musulmane des Rohingas.

cf. Le terrifiant documentaire «Le Vénérable W» de Barbet Schroeder, dernier volet de sa «Trilogie du Mal»).

Au cours de son enquête, il rencontre pour le guider parmi les méandres et les dangers d'un univers qu'il découvre, une jeune femme blonde au charme trouble, médecin humanitaire dont, inévitablement, il tombe amoureux et qui le mènera droit dans la gueule du loup, ou plutôt dans les griffes, et les bras, d'une figure mythique de la rébellion des tribus des montagnes, la Femme-Tigre. Révoltes qui seront écrasées par les hélicoptères de la junte, et dissiperont du même coup les fantasmes exotiques de César.

LIVRE

De péripéties en péripéties, échaudé par ses mésaventures sentimentales autant que «professionnelles», notre héros reviendra à son point de départ, en France. Des souvenirs plein la tête. Comme nous.

Pour terminer, je citerai deux phrases de Joseph Kessel, ce romancier qui s'approche le plus du souffle et de l'empathie du Kipling de «Kim», le maître du roman d'aventures aux Indes : «*Les grands voyages ont ceci de merveilleux que leur enchantement commence avant le départ même. On ouvre un atlas, on rêve sur les cartes. On répète les noms magnifiques des villes inconnues...*» Et encore : «*Rien de plus émouvant que le premier échange avec une capitale exotique dont on ne sait rien, sinon par les récits et les livres. On ajuste avec bonheur ces notions abstraites à l'éclatante vie que découvre nos yeux*». (Extraits de «La vallée des rubis».)

Alors ? Lire avant, ou après le voyage ?

Plutôt lire avant. Et encore après.

Même si l'on risque parfois de découvrir la face obscure, plus sombre que l'émerveillement d'un rêve éveillé, cet envers du décor que l'on avait pas perçu sur place. Ou pas voulu voir.

CATHERINE BERGERON

⁽¹⁾ «*UNE HISTOIRE BIRMANE*» de GEORGE ORWELL : Edité en 1934 (Edition Champ Libre). 300 pages. Réédition : Collection 10-18. 8,10 €

⁽²⁾ «*LA VALLEE DES RUBIS*» de JOSEPH KESSEL : Edité en 1955. Réédition 2012 : Collection blanche Gallimard. 280 pages. 15,60 €.

⁽³⁾ «*BIRMANE*» de Christophe ONO-DIT-BIOT : 2007. Prix Interallié 2007. Editions Plon. 445 pages. 21,50 €